

**1<sup>er</sup> Prix**  
**Catégorie Adultes**  
**A092 – Guilhem Beautier**

**Querelle sur l'oreiller**

Un jeune couple est réveillé en pleine nuit par leur nourrisson à leur grand déplaisir. On entend le bébé crier, les deux grognent et font semblant de ne pas l'entendre jusqu'à ce que l'homme craque.

**Mathieu** : Diantre ! Mais cet enfant ne dormira-t-il jamais ?  
Mon amour c'est à toi d'aller le rendormir.

**Julie** (grogne) : Je ne puis me lever, mes pieds me font souffrir.  
N'as-tu point de pitié pour ta tendre épousee ?

**Mathieu** : Point de pitié ma belle, le mal est simulé.  
Je dois me lever tôt, l'aurais-tu oublié ?

**Julie** : Si je simule le mal que devrais-je dire de toi ?  
Tu t'es évanoui à mon accouchement.

**Mathieu** : Ce n'est pas de ma faute, si j'ai horreur du sang.  
Nul besoin pour autant que tu te moques de moi.  
Toutes tes amies rigolent en me pointant du doigt.  
Je passe pour un fragile, un pleutre, ou une fillette.

**Julie** : C'est terrible mon enfant, désires-tu une sucette ?  
Cesse donc tes jérémiades, je t'en prie lève-toi.

**Mathieu** : Tu ne te plaignais pas hier à ton départ.  
Ton pas était rapide en direction du bar.  
Et je t'ai vu bondir tout comme une antilope.  
Pour rejoindre tes amies danser comme une...

**Julie** : Salope ?

**Mathieu** : Que nenni ma chérie, j'allais dire nyctalope.

**Julie** : Me prends-tu pour une dinde, ou même une escalope ?  
Tu fais le fier, te plains de mes sorties tardives,  
Mais tu n'as pas même le charisme d'une **endive**.

**Mathieu** : Et c'est parti pour les métaphores culinaires !  
C'est vexant, enfantin et quelque peu vulgaire.

**Julie** : Je t'en prie cesse de faire la vierge effarouchée,  
Chaque fois que l'on tente de te décatouiller.  
Tu sais, il faut du courage pour être un bon père  
Et pas juste être doté d'un énorme bide à bière.

**Mathieu** : Et ça continue ! Cesse donc tes nombreuses brimades,  
Tes vilaines moqueries, ça va me rendre malade.  
Pour un réveil matinal, de notre chérubin,  
Tu me traites de gros lard, d'oisif et de crétin.  
N'ai-je pas à tes yeux encore de la valeur ?  
N'y a-t-il plus pour moi, de la place en ton cœur ?  
Notre amour était rose, il tire sur l'anthracite.  
Tout part à vau-l'eau, j'ai peur que tu me quittes.

**Julie** : Mais bien sûr mon amour, je t'aime comme au début.  
Mais tu sais à une femme, qui plus est une maman,  
Il y a des choses à taire, qui touchent les sentiments.

**Mathieu** : Comme la fois où j'ai dit, que t'avais pris du cul ?

**Julie** : En effet, ce n'était pas galant, ni même raffiné,  
J'ai failli t'envoyer mon coude dans le nez,  
Mais quand on est parent il faut savoir comprendre,  
Que l'autre à ses moments, où il n'est pas très tendre.  
Ce n'est pas pour autant qu'on cesse de s'aimer,  
On est juste un de plus, l'amour est partagé.

**Mathieu** : C'est beau ce que tu dis, d'une infinie tendresse,  
C'est touchant, émouvant, plein de délicatesse,  
Je suis le plus heureux, mais pitié ma princesse,  
Le petit est debout, vas-tu te bouger les fesses ?

**Julie** : Tu te moques de moi, est-ce vraiment de l'humour ?  
Tu me parles de mes fesses, moi je te parle d'amour.  
Tu aimes faire le malin, le coq, le fanfaron,  
Mais on n'atteindra pas les noces de coton.

**Mathieu** : Très bien je le concède, ce n'était pas malin.  
Tu gagnes ce combat, je t'accorde ce point.  
Je m'en vais m'occuper de notre rejeton,  
Qui j'espère n'a pas trop souillé son pantalon.

**Julie** : Embrasse-le de ma part, et je t'en prie mon cœur,  
Ne fais pas trop de bruit en rentrant tout à l'heure. (Elle se couche et se rendort.)

**Mathieu** : Pff. Bon allez, c'est parti ! (Il sort en trainant les pieds.)

**2<sup>ème</sup> Prix**  
**Catégorie Adultes**  
**A016 – Laurent Devismes**

On ne fait que passer

Tout a commencé par un tohu-bohu apocalyptique, un chaos, un tsunami, un chambardement. J'étais pourtant bien tranquille, solitaire, détendu. Je somnolais dans l'obscurité, je barbotais dans la sérénité, j'entendais confusément la rumeur étouffée du monde extérieur quand soudain, brutalement, sans prévenir : contractions, secousses, inondations, douleur, cris, sang, lumières aveuglantes... et voilà, je suis né, c'est parti mon kiki.

Immédiatement des monstres grotesques et gigantesques m'ont attrapé. D'inquiétants colosses qui m'ont tourné, retourné, examiné, lavé, langé, habillé, embrassé, **décatouillé**. Je suis passé de mains en mains, j'avais peur, j'avais mal, j'avais froid, j'avais faim, j'avais sommeil, ça n'en finissait pas, je me suis dit, c'est parti pour durer.

Et puis non, tout compte fait les premières années ne furent pas toujours si désagréables. Il y eut des hauts et des bas. Premiers sourires, premiers jouets, premières dents, premiers pas, premiers bobos, premiers mots, tout ceci dans un ravissement général, c'était parti du bon pied. Les géants s'occupaient de moi tout le temps. Chaque dimanche après-midi on allait au parc, roulez manège, c'est reparti pour un tour !

Hélas, j'ai vite compris que rien ne dure. Je n'avais rien demandé, je n'ai rien décidé, je n'ai pas choisi, je n'ai rien vu venir, mais un jour j'ai compris que l'insouciance, la fraîcheur et la belle vie étaient derrière moi. **Subrepticement**, définitivement l'enfance était partie sans prévenir.

Alors, comme tout le monde j'ai cherché du travail. J'ai écrit, téléphoné, envoyé des mails, sonné aux portes, demandé, insisté, supplié. J'ai passé des entretiens avec des hommes, des femmes, des téléphones, des micros, des caméras, des écrans, des vitres sans tain, pas vraiment des parties de plaisir.

Une fois j'y ai presque cru, on n'était plus que deux sur les rangs... mais non, ce fut encore partie remise.

Pour avoir une carte de plus à mon arc (ou une corde dans mon jeu, je ne sais plus comment on dit), j'ai entrepris de passer le permis de conduire. J'ai eu le code du troisième coup, j'ai réussi la conduite à la huitième tentative, j'ai acheté une voiture d'occasion et hop ! c'est parti sur les chapeaux de roues.

Un peu trop sur les chapeaux de roues, d'ailleurs. Par un matin brumeux et glissant, c'est parti dans le décor. Tôle froissée, moteur cassé, pare-brise explosé, pare-choc tordu, huile répandue, voiture foutue, assurance, argus, malus, c'était reparti pour la marche à pied.

Puis j'ai enfin fini par trouver du travail. Un boulot pas passionnant et pas très bien payé, mais j'attendais depuis si longtemps que j'ai pris le taureau à deux mains (ou mon courage par les cornes, je ne sais plus comment on dit), et c'est parti comme en 40.

C'est à la même époque que j'ai rencontré une fille. J'ai eu de la chance, elle était exactement comme moi. Elle n'était pas jolie, elle ne s'aimait pas, elle n'avait pas le moral, elle trouvait les choses méchantes et les gens encombrants et elle ne comprenait rien à la vie. J'ai immédiatement pensé : c'est un bon parti.

Pendant quelques temps ça ne s'est pas mal passé. Tranquillité, sourires, politesses. Mais bientôt, agacements, reproches, querelles, éclats de voix, et c'est parti en vrille.

Un soir elle m'a vraiment énervé, il y eut la goutte d'eau qui mit le feu aux poudres (ou l'étincelle qui fit déborder le vase, je ne sais plus comment on dit) alors, moi qui ne suis pourtant pas violent, paf ! c'est parti tout seul.

Du coup, (c'est le cas de le dire), elle a fait ses valises, a pris un billet de train et elle est partie sans crier gare, me laissant sur les rails.

Séparation, déménagement, divorce, au début j'en ai pris mon parti.

Mais la tristesse, la solitude et le vide ont fini par l'emporter : souvenirs, cadeaux, lettres, photos, alliance, promesses et serments d'amour... tout est parti à la poubelle.

Évidemment, au boulot je n'avais plus le cœur à l'ouvrage. Retards, absences, oublis, négligences, conflits, faute professionnelle... ultimatum ; mon employeur m'a écrit une belle lettre officielle, partie en recommandé.

J'ai rendu l'éponge (ou j'ai jeté mon tablier, je ne sais plus comment on dit) et je suis parti sans regret.

Puis le temps a passé, très vite et sans se faire remarquer, et un jour les bougies ont coûté plus cher que le gâteau. Jusque là, j'avais plutôt été en bonne santé. Pas de maladie, pas de douleurs, pas d'accident (sauf la fois où la voiture est partie du mauvais côté), mais rapidement commença, puis s'accéléra, la ronde des médecins. J'ai vu des docteurs en blouse, en costume, en T-shirt... des noms en *iste*, en *logue*, en *peute*, c'est parti dans tous les sens.

Mais ils m'ont tous dit la même chose : terminé frites, charcuteries, gâteaux, chocolats, bienvenue fruits, **endives** et épinards. Fini cigarettes et petits verres, bonjour pastilles, comprimés, cachets, capsules, pilules, gélules. Ma cuisine ne ressemblait pas encore à une pharmacie, mais c'était bien parti pour.

Rendez-vous compte, une fois j'ai oublié de prendre mon repas au milieu de mes médicaments, tout est parti **à vau-l'eau**.

Bien sûr, la partie était jouée d'avance. Examen, **coton**, aiguille, laboratoire, analyses, hôpital, c'était parti pour la dernière étape.

Et un triste jour d'hiver, par une fin d'après-midi pluvieuse, venteuse et glaciale, ce fut fini. Ciel **anthracite**, grille qui grince, gravier qui crisse, peupliers qui frissonnent, parapluies qui se retournent, visages de marbre, fleurs, discours, caisse en bois, trou dans la terre, je suis parti sans laisser d'adresse.

**3<sup>ème</sup> Prix**  
**Catégorie Adultes**  
**A021 – Michael Kassis**

L'Arcimboldo

Pendant que la lune poursuivait sa lente reptation, j'éclusais toutes les bières d'abbayes d'un bar nocturne de la capitale. J'avais, de toute évidence, séduit la serveuse puisqu'elle se trouvait dans mon appartement à ce moment-là.

Quand je l'ai allongé sur le lit, j'ai retiré son soutien-gorge en coton et j'ai enlevé mes vêtements. J'étais tellement pris de boisson que je n'arrivais pas à saisir mon sexe. Je n'y voyais rien dans la pénombre. J'ai allumé la lampe et je suis resté figé, effrayé. Ma partenaire m'a demandé : Alors, tu viens ?

En relevant la tête en direction de la chose, elle est devenue blême. Elle s'est mise à gesticuler et à hurler comme si j'étais un zombie. De mon côté, je me sentais complètement dépassé par les événements. Je n'arrivai pas à réaliser l'in vraisemblable de la situation. Puis tout est devenu vague, flou, incertain. J'ai senti le monde basculer et je me suis écroulé sur la moquette usée.

Quand j'ai ouvert les yeux, je n'avais aucun souvenir de ce qui s'était passé. J'étais seul. J'avais la migraine. Je me suis dirigé vers la salle de bain pour prendre une douche. En rencontrant le miroir, il m'a renvoyé ma nudité. Tout à coup, je me suis souvenu. La soirée, la fille, le lit, mon machin. Voilà j'y viens, je vous dis tout. À la place de mon sexe, j'avais une endive entre les jambes.

Elle était de couleur pâle, les feuilles bien serrées, blanche et légèrement ourlée de jaune. Au toucher, elle était fraîche et ferme. Je n'avais aucune douleur particulière, la sensation était même agréable. J'ai enfilé un pantalon de survêtement pour être à mon aise. Je me suis assis sur une chaise et j'ai essayé de comprendre. Mais, je n'ai pas compris.

Le lendemain, je ne suis pas allé travailler pour me rendre chez le docteur. Il m'a informé que ce n'était pas sa spécialité et m'a dirigé vers un nutritionniste.

- D'habitude, je conseille de les manger, m'a confié le spécialiste en ricanant. Mais dans ce cas de figure, il vaut mieux éviter, au cas où il ne repousserait pas.

En rentrant chez moi, j'ai ressenti une envie pressante d'uriner. Je me suis approché de la lunette des toilettes, j'ai sorti mon endive et j'ai relâché le sphincter urétral. J'ai senti l'urine traversée tout naturellement la base, le cœur puis le tronc de mon chicon, pour voir atterrir le liquide jaunâtre dans la cuvette. Tout paraissait normal. J'étais soulagé.

Je me suis mis à lire tout ce qui concernait ce légume léger et rafraichissant. J'ai appris qu'il existait une quantité impressionnante de variétés. J'hésitais à qualifier la mienne de Goldwin ou de Créoline, sûrement pas une Panachée de Pourpre !

Étant un légume du nord, je me suis rendu en Picardie pour rencontrer un guérisseur-lithothérapeute. Il parlait un ch'timi incompréhensible. Il a fait tourner un pendule autour de mon endive puis a préparé une mixture que je devais boire tous les matins.

- Arrête de braire biloute, avec ça plus de chicon ! Mais attention, ça va décatouiller, a-t-affirmé, en me soulageant de mes 150 euros.

Malheureusement, ça n'a pas décatouiller. J'ai vu des naturopathes, des acuponcteurs, des chiropracteurs. J'ai tenté le Reiki, le shiatsu, la florithérapie. Rien n'a changé.

Ma vie partait à vau-l'eau. Mes amis ne me voyaient plus. Je n'arrivais pas à assumer ma nouvelle identité. J'étais un mâle en péril. Mon désir faiblissait. J'avais peur que mon endive perde de sa fraîcheur et que ses feuilles brunissent. Je devenais dépressif, tourmenté, isolé et pourtant j'avais la volonté de vivre.

Un jour, en faisant mes courses chez le primeur, je suis tombé sur un bac à endives. Toutes fraîches. Du jour. Un euro quarante-six le kilo. Je suis allé à leur rencontre pour les examiner. C'était plus par fraternité que par gourmandise. D'ailleurs je m'interdisais d'en manger. Question d'éthique. J'en ai soulevé une, puis deux, puis trois et tout à coup j'ai cru défaillir. Mon sexe était là, sous la pile d'endives. Il était semblable à mon souvenir. Mes cheveux se sont dressés sur ma tête. Je l'ai mis dans un sac à légumes, j'ai ajouté quelques endives. J'ai pesé, j'ai payé et lorsque je suis rentré chez moi, en fermant ma porte à double tour, j'ai vérifié que je n'avais pas été le jouet d'une hallucination. Mon sexe était bien là. Il n'avait pas changé. J'en ai pleuré de bonheur.

J'ai créé un profil sur internet pour expliquer mon cas sur les réseaux sociaux. Pour ne pas détruire ma e-réputation, je me suis inventé un faux nom et j'ai mis des photos de ma perle du nord. J'ai d'abord été insulté par les associations d'agriculteurs puis relégué dans les fake news, avec les rumeurs, les complotistes et les platistes.

Bouleversé par la conduite regrettable de mes semblables, j'occupais mes soirées en sortant, subrepticement, mon sexe dans la rue, pour qu'il prenne l'air car il devenait tout rabougri. Malgré tout, il a fini par se dessécher et c'est avec un grand chagrin que je l'ai remis à la cave, dans une boîte à chaussures.

Et puis un jour, j'ai rencontré Giulia, une petite brune croquante. Elle avait vu la photo de mon endive sur le net et m'avait contacté. Elle aussi, un soir de pleine lune, sa nénéte s'était transformée en salade frisée. Sa famille l'avait chassé. Elle vivait en marge de la société, errant sans but, ne trouvant personne pour se consoler. Elle avait un cœur d'artichaut. On s'est mis en couple.

Ensemble, nous avons cultivé notre jardin d'Éden. Aujourd'hui, nous vivons normalement, comme tous les amoureux. Nous nous sommes mariés et nous avons eu deux enfants, Cerise et Prune. Nous les élevons comme toutes les petites filles de leur âge à une exception près : Interdiction formelle de manger de la salade d'endives !

La vie est un mystère sans fin. Certains disent qu'elle est absurde.

Je pense qu'il faut simplement accepter ce qu'on est, et vivre avec.

Dans la chambre de nos filles, un joli cadre mural affirme :

« Les espèces qui survivent ne sont pas les espèces les plus fortes, ni les plus intelligentes, mais celles qui s'adaptent le mieux aux changements. » Charles Darwin

**Prix ABS**  
**Catégorie Adultes**  
**A001 – Julie Potier Berquez**

**En attendant le départ**

Les petits pieds foulent le sable à toute vitesse en direction du corps minuscule échoué sur la plage, la tête enfouie dans le sol et le postérieur dressé vers le ciel dans une position grotesque.

Les vagues déjà lui lèchent les pieds mais l'ours en peluche est encore visible, petite tache brune au milieu d'un océan de beige, dont seuls quelques rochers **anthracite** de-ci de-là rompent la monotonie.

L'enfant étreint son doudou et éclate en sanglots. Il relâche la tension et le chagrin qui se sont emparés de lui depuis que Galip a décidé de tromper l'ennui en cachant le précieux animal. Son aîné l'avait **subrepticement** dérobé tandis qu'il jouait sur la plage, appliqué à façonner un toit en algues et des fenêtres en coquillages à sa maison de sable.

Il devine que son frère est un peu jaloux puisque lui n'a plus de peluche à câliner ; papa a décrété qu'il était trop grand pour ça désormais. Leurs parents, occupés à discuter à voix basse tout en surveillant à distance les préparatifs de la mise à l'eau, n'ont rien vu.

Le petit garçon sèche ses larmes et revient se blottir contre sa mère. Elle lui caresse distraitemment les cheveux ; son esprit est ailleurs. Sa longue jupe ondule doucement au gré de la brise et elle lui fait penser à l'une de ces magnifiques tulipes rouges que l'on voit partout ici.

Leur père dit que c'est une journée parfaite pour une première promenade en bateau. Le ciel est limpide au-dessus de leurs têtes, et les nuages qui s'amoncellent à l'horizon semblent encore loin. Peut-être réussiront-ils à passer entre les gouttes.

Il se demande s'il va aimer cela, naviguer, ou bien s'il sera malade comme Elias, son meilleur ami. Celui-ci a déjà fait du bateau avec sa famille, il lui a raconté comme la houle lui avait soulevé le cœur. Il avait vomi par-dessus bord et ses frères et sœurs s'étaient moqué de lui jusqu'à leur retour sur la plage. Mais cela ne l'a pas empêché d'y retourner.

L'air ambiant est saturé d'odeurs : les algues en décomposition, la fumée des pots d'échappements des voitures qui circulent le long de la plage, le sel de la mer, le tabac bon marché des hommes, les pâtisseries au miel et aux pistaches que leur mère partage équitablement entre son frère et lui pour le goûter – elle-même n'y touche pas, elle dit que le sucre lui donne des aigreurs d'estomac. C'est une gentille dame de la ville qui les leur a données, en les voyant attendre devant la boulangerie. Son fils, un petit blond grassouillet, leur a tiré la langue dans le dos de sa mère.

Des mouettes crient et tournent au-dessus d'eux, guettant les dernières miettes du festin. Certaines s'enhardissent et volent en piqué de plus en plus bas, leur père les chasse en gesticulant comme un possédé. Ses fils rient aux éclats.

Le plus jeune engloutit sa dernière bouchée du gâteau parfumé et s'essuie discrètement les doigts sur son t-shirt en **coton** rouge.

Peut-être plus tard possèdera-t-il un bateau lui aussi. L'un de ces petits bateaux rapides à moteur ou l'un de ceux avec un mât et des jolies filles en maillots de bain qui se prélassent sur le pont, comme il a en vus en longeant le port de plaisance pour arriver jusqu'ici. Le capitaine du voilier lui a fait un clin d'œil avant de vite s'en retourner à ses occupations.

Il a été très impressionné par cette profusion de voiles blanches. Papa s'y connaît un peu et a tenté de lui donner quelques explications, il a employé des termes savants comme grément, amarrer, border et remonter au vent. Bien qu'il n'y ait pas compris grand-chose, ces nouveaux mots l'ont laissé rêveur, dans un état cotonneux qui a duré jusqu'à la disparition de son ours sur la plage.

Le ciel s'obscurcit et les voitures se font plus rares désormais ; le départ approche. Les autres passagers se regroupent au bord de l'eau, ils sont une vingtaine tout au plus. Il y a quelques jeunes enfants comme eux. Il adresse un timide sourire à une fillette aux cheveux de jais et aux yeux en amande qui plaque son corps contre celui de sa mère. Ce doit être sa première traversée à elle aussi. Il a envie de lui dire de ne pas avoir peur, que tout va bien se passer. Ses parents le lui ont assuré.

Le bateau est beaucoup plus petit que tous ceux qu'ils ont vus sur le chemin, et l'enfant se demande comment ils vont faire pour se dégourdir les jambes, pour dormir ou même pour soulager un besoin naturel, serrés les uns contre les autres sans pouvoir se dérober aux regards de leurs voisins de traversée.

Deux hommes pressés et peu bavards les exhortent à avancer et à s'installer. Le petit garçon tire la manche de la tunique de son père pour lui signifier qu'il n'a plus très envie d'y aller, qu'ils peuvent encore changer d'avis. Peut-être est-il un peu tard pour une promenade ; la nuit tombe déjà. Ce dernier n'y prête pas attention ; il prend ses fils dans ses bras pour leur éviter de mouiller leurs baskets, et les dépose dans l'embarcation.

A l'arrière du canot, le garçonnet prend place avec son frère entre les jambes de sa mère qui les enlace d'un bras protecteur. Agité, il serre son doudou contre son cœur. Son père a accepté que la peluche fasse la traversée avec eux. C'est le seul objet qu'il a pu emmener avec lui de Kobane, et il s'y accroche comme à une bouée de sauvetage. Parfois le soir, quand il s'allonge contre son frère et sa mère, il chuchote pour rassurer son ours, lui murmurant que tout va bien se passer, que bientôt ils seront en sécurité chez la sœur de papa, cette tante qu'il n'a jamais vue. Qui vit très loin dans un grand pays plein de lacs et d'ours comme lui.

La petite fille est assise à l'avant avec sa mère, il ne distingue que ses tresses et sa polaire rose fushia. Cette vision le reconforte et il se blottit un peu plus contre Galip et leur mère.

Les passeurs poussent le bateau qui glisse doucement sur l'eau sombre et s'éloigne peu à peu du rivage.

Leur père se retourne vers eux et, les yeux brillant à la fois de peur et d'un espoir contenu, leur dit : « c'est parti ».



**Prix de la Ville**  
**Catégorie Adultes**  
**A077 – Sarah Amblard**

CILS

Commence le voyage à la lisière d'une bulle.

J'ouvre les yeux. Je ne vois qu'un carré de ciel abîmé. Comme du papier aluminium chiffonné. De la ouate brumeuse est attachée à ce ciel par du nylon. Il brille un peu, le nylon. Des hirondelles passent. Elles pépient et c'est joli. En tout cas, moi, j'aime bien.

Si j'étais une cerise sans queue ?

Je suis assise parmi des plumes irisées. Elles rient avec le vent. Ça me rappelle une chanson. Je n'ose pas retrouver le rythme du refrain, de peur de tout chambouler. Puis les plumes s'élèvent. Je suis entourée d'un duvet. La lumière joue toujours avec les couleurs. Cette plume devient jaune pomme. Je distingue mes cils avec la clarté du demi-soleil. Ils battent comme des ailes. J'ai envie de m'allonger.

Les arbres vêtus de tulle me regardent. Ils forment des dessins opaques autour de moi. Je me masse les joues. Je suis le personnage principal dans ce théâtre de silhouettes. Je regarde les lignes dans la paume de mes mains. Je suis une ombre claire, éloignée de la feuille de calque. Il fait froid soudainement.

Si j'étais un bonbon sans sucre ?

Je jette un œil sur la laine qui pousse. Elle s'enroule doucement, formant des ballots. Les formes collisionnent. Comme un jeu de charade. Ça amorce un pli dans l'horizon.

Un service à thé est dressé sur la branche d'un arbre concave. Il y a des tasses remplies d'une boisson fumante. S'en dégage une effluve d'hiver d'août. Il y a aussi un plat d'huîtres vides. Je pianote sur le tronc de l'arbre hôte. En sort une marionnette. Elle porte un collier de perles. Je tire dessus. Le collier se casse, laissant les perles rejoindre leur huître. L'une des perles trébuche dans une tasse. Quelques gouttes de thé pleuvent alors. L'ordre est rétabli. J'ai participé au rétablissement de l'ordre. Si l'ordre avait un sens.

Ma peau forme un papier peint irrité. Il faudrait que je me plonge dans de la mousse amère. La mousse serait ensuite étalée sur un champ de pailles. Y naîtraient des minuscules fèves de céramique. L'espace reprend ses droits.

Une coupe translucide me regarde paresseusement. Elle s'approche. Elle est remplie de papiers colorés. J'essaie de faire un origami. Une montgolfière passe. C'est assez anodin pour le remarquer. Je ne sais pas ce qu'elle transporte. Cela me laisse désemparée.

Plus loin, des jarres posées à même le sol, desquelles s'écoule du lait. Ça dessine une flaque au sol. Des grenouilles bondissent dans cette mare opaline. J'y dépose mon nénuphar de papier tout juste terminé. Une corolle rose citron parmi ce blanc nuit. Je reste là à fixer le lait. J'agite un peu les orteils. Ils sont si serrés dans mes chaussettes. Des grappes de hueur clignent. Elles sont fermement accrochées à la vigne. Ce ne doit pas encore être la saison. Je ne peux pas attendre, malheureusement.

Si j'étais un corset sans armature ?

Je ne sais pas si les heures passent. Néanmoins, le temps respire. Il laisse une mince ligne dans ma gorge. Comme s'il traçait un poème vertical. Sans accents. Je ne sais pas si je peux aimer.

Les fleurs de **coton** sont les proies des serres de leur tige rapace. Il y a un parapluie orphelin. Le vent s'amuse à soulever sa jupe. Le vent est canaille. Je prendrais des nouvelles de sa nièce à l'occasion. Les serres des tiges finissent par s'écarter, laissant s'échapper les pelotes de coton, qui deviennent des flocons statiques.

Il faut que je me lève. Je marche à travers les ondes. Je pourrais sauter mais je ne le fais pas. Je finis par arriver.

Un entassement. Des carafes, des rhytons, des cruches, des olpès, des amphores, des balsamares, des brocs, des canthares, des aiguères, des lécythes, des pichets, des alabastres et une œnochoé. Ça forme une pyramide. Je regarde le sommet qui se confond avec l'atmosphère. J'ai une envie pressante de pédaler dans un champ d'éponges. Il me faudrait une quatrième jambe. L'univers tressaute un peu.

Si j'étais une papaye sans grains ?

Je pose mes mains sur mon visage et j'écarte les doigts. Puis je regarde les alentours assez rapidement. Puis je ferme les paupières. Puis j'imagine. Comme s'il restait quelque chose à inventer. Puis j'ouvre les yeux à nouveau. Comme au préambule de tout. De rien. Il y a peu de choses qui m'atteignent maintenant. Je suis coupée du monde et je tourne sur moi-même au ralenti. Comme dans un verre d'eau. Il faut de la patience pour entendre le silence.

Des girafes courent. Leurs pattes sont comme de lentes roues et leurs taches ont du mal à les suivre. Leurs têtes forment des étoiles dans le bleu **anthracite** du ciel qui s'endort. Ici-bas, les **endives** vont se coucher, drapées dans leur robe de chambre. Je me confie aux deux lunes. Elles me répondront.

C'est bientôt la fin. Je vais devoir partir de ce lieu monotone.

**Prix Poésie**  
**Catégorie Adultes**  
**A067 – Arnaud Bourillet**

JE NE REVIENDRAI PAS

*Et moi je répétais je ne reviendrai pas  
Mon paquebot partant demain pour les  
Antilles Au seuil des bars poissonniers glisser  
mes tristes pas Ni gaspiller mon or avec de  
pauvres drilles*

*Car revenir c'est bon pour les vieux  
coloniaux Dont la nostalgie moite agite les  
méninges Quand je veux sommeiller  
déchirant mon maillot Sous les jolis palmiers  
où grimacent les singes*

Il devinait déjà sur le béton des docks  
Le chant lyrique et doux de la mer  
Caraïbe Et le sifflement clair des câbles  
et des focs  
Et ceux des goélands qui s'y mêlaient par bribes

Le soir jetait sur l'eau couleur de vieux  
cognacs Des flammes dans la baie sirupeuse  
d'étoiles  
Tandis que s'égayaient dans les lointains  
ressacs Les squames argentées des dauphins ou  
des squales

Il aurait désiré cueillir tous ces éclats  
En couvrir l'horizon comme un savant  
orfèvre Éblouir brusquement ses yeux  
ternes et las Quand le soir maritime  
amertumait sa lèvre

Le vent de l'océan le long des quais  
vidés Emportait vides adieux humectés de  
salive Des matelots jouaient  
passionnément aux dés  
Et d'autres s'enfonçaient dans l'ombre des coursives

Or dans le chaud couchant qui lui courbait le  
dos Il déposa bientôt contre le bastingage  
Sur le pont du cargo qu'on briquait à grande  
eau Ses chagrins qui formaient son unique  
bagage

*Vernis par le ciel clair qui lèche les pontons  
Que je bronze mes bras plus blancs que des endives  
Et faits pour libérer de sa robe en coton*

*Quelque native amie des sombres récidives*

Et voici qu'il voudrait soudain  
**décatouiller** Des corps voluptueux dans  
des jeux illicites Ou goûter les parfums  
délicats et mouillés  
Que portent des seins noirs aux reflets d'**anthracite**

Les refrains du grand large où s'endoiment les  
flots Berçaient l'embarcadère où soupirait son  
rêve Dans la darse poisseuse où partaient **à**  
**vau-l'eau** Les reflets de la nuit jusqu'au bout  
de la grève

*Devant les entrepôts que dresse le vieux  
port Où **subrepticement** dansent des  
clartés floues Que vienne le matin et  
passent les remords Et que l'onde se joue  
sous l'acier de la proue*

**Prix Poésie**  
**Catégorie Adultes**  
**A109 – Malcio Leano**

L'a-palme

C'est parti !  
Un quatre neuf deux  
Les négriers les plantations  
Le caoutchouc l'exploitation  
L'a-patrie les marrons les...  
Maronnes

C'est parti !  
Un sept six trois  
Les mines la vapeur le charbon  
L'United Fruit Company compagnon  
L'industrie le coton l'exportation ça...  
Ferre

C'est parti !  
Un huit cinq zéro  
Les puits les Coups le pétrole  
Les moteurs à vau-l'eau les bagnoles  
Le plastique le fantastique ça décolle le...  
Ciel

C'est parti !  
Un huit sept neuf  
Les courants les ampoules les aimants  
Les mines la fission les camps  
Les cables le réseau le printemps des...  
Feignants

C'est parti !  
Un neuf neuf cinq  
La liberté l'oseille  
L'égalité l'oseille  
La fraternité l'oseille  
Le vivant l'oseille  
Le climat l'oseille  
Les droits les enfants l'oseille  
Les armes le sang l'oseille  
L'espace le temps l'oseille  
Le responsable l'oseille  
Les émotions l'oseille  
Lésées motions l'ose faille  
Laissez moissons l'eau sienne ça...  
Transperce ça...  
Se savait

C'est parti,  
Un neuf neuf deux  
La lumière le cordon  
Les pleurs le biberon  
La maison les darons la...  
Daronne

C'est parti,  
Un neuf neuf cinq  
L'école les chaises les regards  
Les doigts le noir le miroir  
L'hormone l'or morne l'amour ça...  
Meurt

C'est parti,  
Deux zéro un zéro  
La caisse le monde démo  
L'oseille l'emploi le réseau  
Les trains le faire l'amour ça...  
Mord

C'est parti,  
Deux zéro un neuf  
Épeler les plaies referme  
Les plaies les morsures l'épiderme  
L'amer l'amour la mer la terre ça...  
Chauffe

C'est parti,  
Deux zéro trois cinq  
Les canicules le béton  
L'eau la dilatation  
L'antracite l'acidification  
Les vagues l'érosion  
La sécheresse l'a-foison  
La soif la faim les migrations  
Les maladies le chaud  
Les victimes coupables par défaut  
Les victimes capables à défaut  
Les sensations le chaud  
L'essence à cent c'est chaud  
Les sens à sang clabaudent ça...  
Transperce ça...  
Se savait